

## Conférences - semaine sainte 2019

### *Dominicaines des Tourelles*

## « Pardonne leur... »

La parole qui sert de titre général à notre méditation pendant les trois jours où nous célébrons le cœur de la foi chrétienne est une énigme. C'est sans doute pour cette raison qu'il m'a été demandé d'y réfléchir et de vous proposer un chemin pour mieux vivre les trois jours où les chrétiens célèbrent ce qu'il est convenu d'appeler « le mystère pascal ». Mystère, non au sens banal de ce qui reste caché (pour le meilleur ou pour le pire), mais au sens premier du terme qui désigne une participation si riche qu'elle excède les modes habituels de l'expression humaine - plus que le langage clair et distinct des philosophes et des savants, plus que le langage formel des juristes et des ingénieurs... Ce langage vient du plus profond du cœur, là où s'abolit le mensonge et où se creuse le désir de vivre dans la vérité. Le pardon est un acte fondateur sur ce chemin !

Parler du pardon est chose difficile. Je commence donc par en donner une définition en me plaçant au plan philosophique, qui est à la fois ontologique, psychologique et moral. Au plan ontologique, il s'agit de la vie – et tout particulièrement de la vie humaine. Or la vie humaine est un combat entre des forces contradictoires de diverses sortes. Ce combat est lié aux exigences de la survie : manger, se reproduire, s'affirmer... En humanité, ce mal a sa source dans une conduite vraiment humaine, fruit de la volonté. Dans ces domaines, il y a du mal, c'est-à-dire ce qui s'oppose à la vie, ce qui la contraint ou même la détruit. Il est donc inévitable que le mal arrive, comme le constate Jésus: « Il est inévitable qu'il y ait des scandales. » La question est posée : que faire face au mal ? Le combattre, oui, mais par quel moyen ? Ce ne saurait être par un moyen de même nature : répondre au mensonge par le mensonge, à la fraude par la fraude, à la corruption par la corruption, à la guerre par la guerre... Telle est la manière dont fonctionne ce que l'Évangile de Jean appelle « le monde ». C'est là une chaîne fatale d'accroissement du mal entre les humains.

La tradition chrétienne propose une autre voie : celle du pardon. D'où la question : qu'est-ce que le pardon ? Les trois conférences ont pour but de répondre à ces questions à partir de ce qui a été vécu par le Christ en sa Passion. Nous le ferons à partir de l'évangile de Luc, lu cette année pour les Rameaux. Avant de lire les textes, une brève définition du pardon est utile.

**1.** Le pardon est la décision de voir le mal en sa malice. Le pardon suppose la lucidité. Le pardon suppose la lumière. Le pardon n'est pas l'indulgence qui comprend ou excuse. L'excuse considère que celui qui a commis le mal n'est pas responsable. Le pardon fait face à un acte inexcusable et reconnu comme tel. Le pardon reconnaît le mal pour lui faire face dans une dynamique nouvelle, celle de l'amour.

2. Le pardon est un acte lucide et volontaire qui marque une césure dans le temps. L'acte du pardon est dans l'instant – pas dans une durée livrée à la logique du passage du temps qui à la fois érosion et accumulation. L'acte de pardon est un point final mis à une situation due à une faute dont on est la victime. Une abolition automatique qui serait concédée par habitude n'est pas le pardon. Il lui manque la décision, l'engagement de celui qui dit : « Je te pardonne ».

3. Le pardon fait face à un acte (le péché, l'offense) qui a été commis à un moment donné. La faute est un acte qui comme tel récuse les valeurs du bien. Les effets du méfait peuvent être corrigés, mais pas le fait qu'il y ait eu un mal commis. Si l'acte est passé, le fait de l'avoir fait ne s'efface pas. Le temps efface ce qui a été fait, mais il n'a pas prise sur le fait que cela a eu lieu. Le mal du crime, comme crime, demeure. Cela ne s'use pas. Le fait d' l'acte mauvais n'est pas usé par le temps.

4. En dernier lieu, le pardon est donné à un autre. Il s'adresse à un coupable responsable d'un mal ou un pécheur. « Je te pardonne » ou « Je lui pardonne ». L'important c'est la relation. L'attitude de celui qui pardonne n'est pas une manière générale de considérer les événements : clémence ou indifférence, mais une attitude réaliste qui ne se dérobe pas de la situation qui est constituée par le mal. Le pardon s'adresse à la personne.

Dans ce cadre trois attitudes sont à envisager. D'abord, la demande du pardon. Celui qui a fait le mal doit demander pardon à celui, celle ou ceux qu'il a offensé et blessé. Ensuite, le pardon lui-même : l'acte par lequel la victime pardonne à celui qui a commis le mal. Enfin, construire une nouvelle relation ce qu'indique la notion de réconciliation.

Attention ! Ce qui est dit du pardon nous concerne de tous côtés : Nous avons besoin d'être pardonné et nous avons à pardonner. C'est l'un et l'autre !

Note : ce travail a deux sources. Une étude biblique, celle de Raymond BROWN, *La Mort du Messie. Encyclopédie de la Passion du Christ*, trad. fr., Paris, Bayard, 2005, et une étude philosophique, celle de Vladimir JANKELEVITCH, *Le Pardon*, Paris, Aubier-Montaigne, 1967.

# 1. Demander pardon

Dans le récit de la Passion, les auteurs ont relevé sept paroles du Christ, prises dans l'ensemble des quatre évangiles. La symbolique du chiffre sept a entraîné bien des commentaires, car ce chiffre a la valeur d'une plénitude. Les voici : 1. « Mon Dieu, mon Dieu pour quelle raison [dans quel but] m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34 ; Mt 27,46). 2. « Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23,34). 3. « Amen, je te le dis, ce jour avec moi tu seras en paradis » (Lc 23,46). 4. « Père entre tes mains, je remets mon esprit » (Lc 23, 46). 5. « Femme, voici ton fils... Voici ta mère » (Jn 19,26-27). 6. « J'ai soif » (Jn 19, 28). 7. « C'est accompli » (Jn 19,30)

Ces paroles ne sont pas présentes dans tous les évangiles. Cela donne lieu à des mises en ordre et des présentations différentes ; celles-ci sont faites selon la spiritualité ou la théologie des auteurs. Je profite de cette liberté pour me limiter à l'évangile de Luc et m'attacher à trois paroles de Jésus : une parole sur le pardon, une parole pour le larron et une remise de soi dans la paix et la confiance. C'est une autre tonalité que celle qui se trouve chez Matthieu et chez Marc. Conscient de cette originalité, abordons la demande de pardon exprimée par Jésus.

## *1. De qui parle Jésus ?*

La demande de pardon de Jésus apparaît dans le récit de la Passion au moment où Jésus est mis en croix. Le lien entre la mise en croix et la parole me semble important pour bien la comprendre. Après la flagellation, la mise en croix est l'occasion d'une cruauté nouvelle. En effet, les croix sont dressées de manière à être vues par ceux qui passent sur la route : c'est ce que l'on appelle le « caractère exemplaire » de la peine où il faut que nul n'ignore. Le corps du crucifié est élevé - sur une butte ou un tertre que l'on voit de loin à la sortie de la ville. La croix est haute et le corps élevé au-dessus du sol. Pour cela, il est habituellement attaché avec des cordes – on emploie le verbe « pendre » (dans les Actes et chez saint Paul<sup>1</sup>). Par cruauté, on cloue le crucifié ! Cette cruauté fait couler le sang et s'ajoute à celle de la mort par tétanisation des muscles respiratoires. C'est au moment où la croix de Jésus est dressée que Jésus prononce la parole : « Père ! Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». La parole de Jésus est donc étroitement liée à la manière dont la mort lui est infligée et au mouvement qui l'expose à la vue de tous. La parole est au service de l'action et corrélativement relever l'action permet d'en voir la portée ! C'est utile ici car l'interprétation de cette parole est délicate. Une première question est de savoir qui est désigné par « ils » : les acteurs de la crucifixion, les autorités juives, les autorités impériales... ? Une seconde question est celle du statut de la prière : le mot pardon convient-il alors que la référence à l'ignorance est habituellement une excuse ? Pour répondre, il faut savoir de qui Jésus parle. Qui sont les hommes qui ne savent pas ce qu'ils font ?

---

<sup>1</sup>Le malfaiteur est suspendu à la croix (Lc 23,39), C'est le langage des Actes des apôtres : 5, 20 ; 10, 39) et Paul dit que Jésus a été « pendu » au gibet ou à la croix (Ga 3, 13).

## 1.1. Les soldats

Une première réponse peut être donnée selon le contexte immédiat : il s'agit des exécutants de la sentence de mort, les soldats romains. En effet, seuls les Romains pratiquaient la crucifixion ; les juifs lapidaient. Dans cette ligne, le sens de la parole de Jésus serait que Jésus excuse les soldats romains qui sont étrangers à sa condamnation et à sa mort. Cette interprétation limitée a le mérite de la simplicité. Elle laisse la culpabilité à d'autres : le verbe « pardonner » aurait donc un sens dérivé : celui de l'excuse. Corrélativement, excuser les soldats, laisserait place à l'accusation des Juifs. Est-ce ce que Luc veut dire ? Pour cela, il nous faut considérer l'ensemble de la théologie de Luc et donc lire les *Actes des apôtres*, où la situation de Jésus est explicitée dans la prédication de Pierre et de Paul.

## 1.2. La foule

Dans son premier discours à Jérusalem, Pierre accuse la foule : « Vous avez livré Jésus et l'avait fait condamner par des impies » (Ac 2, 23). Pierre accuse la foule qui a demandé la mort de Jésus à Pilate. C'est légitime, car il s'adresse à la même foule, une foule composite formée de ceux qui étaient montés à Jérusalem pour l'ensemble des célébrations. Dans cette situation, l'accusation s'adresse aux mêmes personnes – étant bien entendu que quand il s'agit de la foule, il ne s'agit pas d'une accusation personnelle, mais collective – en effet par effet de fusion dans l'unanimité d'une foule, la complicité est spécifique – celle que les historiens des religions expliquent par la notion de « bouc émissaire » - au centre des analyses de René Girard. Il est clair qu'il y a une continuité qui permet de dire l'identité entre la foule qui a demandé la mort de Jésus à Pilate au moment de la fête de Pâques et celle qui célèbre la Pentecôte, sept semaines plus tard. La parole de Jésus est donc élargie : ce ne sont pas seulement les soldats qui ont maltraité Jésus, mais la foule manipulée par les « chefs du peuple ». Elle aurait agi sans savoir vraiment de quoi il s'agissait<sup>2</sup>.

## 1.3. Les Juifs

Dans d'autres textes, on voit un élargissement du cercle de l'ignorance. Dans les Actes des apôtres, au chapitre 3, Pierre prend la parole après la guérison du paralytique par Pierre et Jean. Le temps est passé ; aussi la foule qui est au Temple n'est plus celle qui était montée à Jérusalem pour Pâques. Pierre déclare : « *Je sais bien que c'est par ignorance que vous et vos chefs avez agi* ».

Plus largement encore, au chapitre 13, Paul s'adresse aux juifs à la synagogue d'Antioche de Pisidie à qui il déclare : « Gens d'Israël et vous qui participez au culte rendu à Dieu ». Paul expose les faits et il précise : « *La population de Jérusalem et ses chefs ont méconnu Jésus ; et, en le condamnant, ils ont accompli les paroles des prophètes qu'on lit*

---

<sup>2</sup>Cette interprétation est confirmée par le fait que quand Jésus s'adresse aux filles de Jérusalem, il distingue entre « le bois vert » et le « bois sec ». Le bois sec désigne ceux qui sont complice de la mort qu'ils portent en eux-mêmes ; la compassion des femmes leur donne vie et donc attention à la souffrance d'autrui, miséricorde et compassion. Tandis que les femmes pleurent, les hommes demandent la mort pour Jésus et se complaisent à son supplice.

*chaque sabbat. Sans avoir trouvé aucune raison de le mettre à mort, ils ont demandé à Pilate de le faire périr et une fois qu'ils ont eu accompli tout ce qui était écrit à son sujet, ils l'ont descendu du bois et déposé dans un tombeau* » (13, 27). Il s'agit donc des acteurs à tous niveaux. On voit poindre une excuse : l'ignorance des chefs était une « méconnaissance ». Le mot ouvre une voie vers l'excuse. Il y a une responsabilité, mais ce n'est pas une faute, puisque le processus était conduit dans l'ignorance.

Les propos de Pierre dans sa prédication aux Juifs de Jérusalem et d'Antioche de Pisidie introduit la perspective d'une excuse. Ce serait une erreur judiciaire ou une faute qui relèverait de la faiblesse humaine. La Passion tomberait-elle alors dans l'insignifiance et la banalité des tristes affaires humaines ? Cette interprétation serait exacte, s'il n'y avait dans les textes de l'évangile de Luc une référence à la volonté de Dieu et au déroulement de son projet. Et donc une responsabilité plus complexe à la source de l'action et du jugement. L'ignorance ne serait pas une situation ponctuelle et circonstanciée, mais l'état de la méconnaissance de Dieu. Pour le comprendre, il faut voir ce que disent la Loi et les Prophètes.

## **2. Une excuse ?**

### **2.1. Une exigence de justice**

Que dit la Loi de Moïse ? Il est clair que la Loi considère que l'ignorance exclut la faute. C'est la doctrine commune dans la Loi de Moïse. Dans la livre des Nombres, au passage qui décrit l'expiation célébrée par les prêtres pour le peuple d'Israël, on relève une demande qui d'une certaine manière excuse ; il s'agit des manquements ou de désobéissances à la Loi pour lesquelles il n'y a pas de châtement « puisque le peuple a agi par inadvertance » (Nb 15, 25-26). On distingue alors entre les implications du pécheur selon les degrés de responsabilité. La parole de Jésus et celle de Pierre se situent donc dans le droit fil de cette exigence de justice dans l'application de la Loi. Cette exigence de proportionnalité du châtement est reprise par Jésus dans les paraboles qui parlent du Jugement dernier : « Celui qui, sans la connaître, aura par sa conduite mérité des coups, il n'en recevra qu'un petit nombre » (Lc 12,48).

On note que dans le judaïsme du temps, les opinions sont contrastées. Il y a les rigoristes et les bienveillants. Dans la littérature intertestamentaire, on lit : « L'homme bon fait preuve de miséricorde envers tous, même s'ils sont pécheurs » (Testament de Benjamin, 4,2). À Qumran un psalmiste dit : « Je ne paierai à nul homme le prix de son mal » et ainsi s'il renonce à la vengeance, il renvoie au jugement dernier où seront punis ceux qui se sont écartés de la Voie.

### **2.2. L'excuse**

La notion qui convient est donc la notion d'excuse. Ce mot demande explication. Les verbes excuser et pardonner sont d'accord pour se situer devant une faute commise. La différence de sens apparaît quand on s'interroge sur l'engagement de son auteur dans un acte répréhensible. L'analyse de l'événement conduit à distinguer entre l'acte et la responsabilité de l'auteur.

Si on parle d'excuse, c'est qu'il s'agit d'un acte considéré comme mauvais. Il est vrai que c'est mal ou que cela contredit la loi. L'analyse de la situation conduit à voir qu'il n'y a pas eu de volonté mauvaise. Ce faisant on tient compte de tous les éléments de la réalisation de l'acte commis. Il y a plusieurs causes à un acte commis et certaines ne tombent pas dans le domaine de la responsabilité du coupable de la faute. On parle alors d'excuse. Par exemple, un retard à un rendez-vous. C'est mal d'arriver en retard – objectivement. Mais si la personne arrive en retard parce que le métro qui la menait à son rendez-vous est tombé en panne (une panne sérieuse), elle n'est pas responsable de son retard. Par contre, elle le serait si elle avait pris le temps de bader à un spectacle de rue... Dans un cas, il est excusé ; pas dans l'autre !

Pour le dire, on emploie le mot « excuse ». Ce terme d'origine juridique dit que la responsabilité du coupable est « hors de cause » : en latin « *ex* » et « *causa* » d'où excuse. Le terme reconnaît que s'il y a faute, il n'y a pas de culpabilité. La cause de la faute n'est pas imputable à son acteur. Il faut reconnaître que si en français, on distingue entre « pardonner » et « excuser », les formules de politesse ne respectent pas cette distinction. Plus grave encore, il faut ici dénoncer les injustices faites au nom de l'acceptation des personnes ou de l'indulgence. Le pardon s'adresse à ce qui ne s'excuse pas ! Nous reparlerons plus loin pour sortir de la confusion entre comprendre et pardonner !

On pourrait entendre la parole de Jésus sur le « non savoir » comme une invitation à excuser. Cela aurait pour effet d'enlever tout sens à la Passion de Jésus. Ce serait une erreur de la part des autorités ; erreur justifiée par le fait que Jésus n'a rien fait pour plaider sa cause. Il est clair que le récit de la Passion de Luc n'a pas été écrit dans ce sens. Il faut donc voir dans la prière instante de Jésus à un moment horrible, littéralement « crucial », autre chose que de la banalité ; mais ce qui touche au salut.

### **2.3. L'ignorance comme malheur**

Pour voir le statut de l'ignorance, il faut reprendre l'ensemble de la vie de Jésus, selon la présentation propre à Luc depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. Dans la composition de son livre, Luc présente la montée de Jésus à Jérusalem selon une ligne ascendante. Jésus a connu un grand succès en Galilée (des milliers de gens lors de sa prédication dans le désert et au bord du Lac, comme l'atteste le chiffre des bénéficiaires de la multiplication des pains). Puis Jésus est monté à Jérusalem où il est entré en triomphe. Ce n'est pas si simple. En effet, lorsque Jésus prend la route de Jérusalem, Luc montre qu'il est lucide sur les difficultés qu'il rencontrera – comme on le voit dans les annonces de la Passion où Jésus dit que Jérusalem est la ville qui a tué les prophètes. Certes, Jésus a été acclamé par ses disciples et par la foule sur la base des « signes et des prodiges » qu'il avait accomplis. Mais sitôt après son entrée triomphale à Jérusalem, Jésus va au Temple et il chasse les marchands – ce qui a pour effet de susciter l'hostilité des autorités. Conscient du refus qu'il subit, Jésus pleure sur Jérusalem : « Si en ce jour, tu avais compris, toi aussi, le message de paix ! Mais non, il est demeuré caché à tes yeux » (Lc 19, 42).

Ainsi la relation de Jésus à Jérusalem est complexe. Si la ville lui est hostile, il l'aime parce qu'elle est le centre de sa propre vie et concernée par la mission qu'il a reçu de Dieu. Il y

a donc une tension entre l'amour et la lucidité qui constate le mal. La parole aux femmes de Jérusalem pendant la Passion me semble très importante sur ce point. Jésus aime Jérusalem – ville de David et ville sainte – mais il ne se fait pas d'illusion. Parce qu'il l'aime, il sait qu'elle doit être à la hauteur de ce que Dieu veut – le centre du salut du monde. Aussi l'ignorance qui préside au refus de l'entendre, de le recevoir et de le suivre est une trahison. Cette ignorance est une source de malheur. Il pleure sur la ville. Il prie pour elle.

Pour Jésus, l'ignorance n'est pas d'abord une excuse, mais un malheur. Ce malheur est d'autant plus grand que Jésus a fait les signes et ouvertement annoncé le message de salut. On retrouve la même chose chez saint Jean. L'ignorance dit le malheur. Cela apparaît dans un texte de l'évangile de Jean où Jésus dit : « *Si je n'étais pas venu et ne leur avait pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse à leur péché. [...] Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché.* » (Jn 15, 22).

Ces analyses nous invitent à scruter la relation de Jésus à son peuple dont il voit le malheur, fruit de l'ignorance. Ce propos ne se limite pas au seul peuple hébreu, il vaut pour l'humanité.

### **3. Jésus sauveur**

Pour comprendre la parole de Jésus, il faut la référer à l'ensemble de son action et à la manière dont il s'est lui-même situé. Il est clair que Jésus s'est situé dans la légitimité de la tradition messianique concernant le « fils de David ». Mais il a tenu compte de ce qui relève de la tradition prophétique qui apporte un changement radical par rapport au messianisme nationaliste.

#### **3.1. Le serviteur**

Luc a le souci du salut du monde. Cela correspond bien au souci des destinataires de son évangile écrit pour les Grecs dans le sillage de la prédication de Paul. Il s'inscrit dans l'héritage des prophètes comme Jonas qui atteste la miséricorde de Dieu pour les gens de Ninive qui sont dans la tradition juive les pires des oppresseurs. Plus encore, il prend appui sur le grand texte d'Isaïe, dit « quatrième chant du Serviteur ». C'est dans la ligne ouverte par ce prophète que se trouve la réponse à nos questions pour l'interprétation de la prière de Jésus qui intercède pour le péché de tous (Is 53, 12).

Par cette attitude, Jésus accomplit les Écritures. Dans le quatrième chant du serviteur, il est écrit : « *Tous, comme des moutons, nous étions errants, chacun suivant son propre chemin, et Yahvé a fait retomber sur lui nos fautes à tous. [...] S'il offre sa vie pour le péché, il verra une postérité, il prolongera ses jours, et par lui la volonté de Yahvé s'accomplira.* » (Is 53, 6.10)

Ce texte prend sens dans les évangiles. Un point important est la reprise de l'image du troupeau. Le texte d'Isaïe correspond à la parabole du bon pasteur. Il nous dit que le Serviteur accomplit sa mission quand il offre sa vie parce qu'il porte - ou « retombe sur lui » - le péché des hommes. Cette « retombée » ou ce poids du péché n'est pas chose abstraite ; c'est très concrètement ce que Jésus endure pendant sa Passion : l'injustice, l'humiliation, la cruauté, la

détresse intérieure. Ainsi en cette situation Jésus se fait le porte-parole de l'humanité telle qu'elle est dans sa détresse et son besoin d'être sauvée.

Le texte d'Isaïe (que Jésus n'ignorait pas) précise que c'est là la volonté de Dieu pour le salut du monde (« les multitudes »). Nous lisons en effet : « *À la suite de l'épreuve endurée par son âme, il verra la lumière et sera comblé. Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes en s'accablant lui-même de leurs fautes. C'est pourquoi il aura sa part parmi les multitudes, et avec les puissants il partagera le butin, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il a été compté parmi les criminels, alors qu'il portait le péché des multitudes et qu'il intercédait pour les criminels.* » (53, 11-12)

Cette théologie a été exprimée dans le Nouveau Testament dans la *Lettre aux Hébreux* qui dit de Jésus : « *C'est lui qui aux jours de sa chair, ayant présenté, avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé en raison de sa piété, tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit l'obéissance ; après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel, puisqu'il est salué par Dieu du titre de grand-prêtre selon l'ordre de Melchisédech* » (He 5, 7-10) C'est ce type de solidarité que vit Jésus. Il est comme le bon pasteur qui défend le troupeau au risque de sa vie ; Jésus se fait le porte-parole de l'humanité écrasée par le péché pour pouvoir intercéder pour les pécheurs. D'une autre manière, la parole de Jésus correspond à ce que Paul dit de Jésus. En subissant le supplice de la croix, « Jésus s'est fait péché pour nous » (2 Co 5, 21). Non pas pécheur, mais dans la condition de ceux qui commettent le péché et de ceux qui en portent les conséquences

Tel est le sens de la prière de Jésus : il inscrit sa souffrance et sa mort dans un mouvement par lequel il prend la tête de l'humanité. Non seulement la tête du corps qui est l'Église (les croyants), mais la tête de l'humanité qui est dans l'ignorance de Dieu – la source du péché. Le mot ignorance doit être entendu à cette profondeur. La demande de pardon est faite dans la solidarité de l'humanité avec celui qui a pris la tête de l'humanité. Il fait cela lucidement et librement dans la prière et invoque Dieu comme Père.

### 3.2. La prière de Jésus

Cette situation n'est pas seulement un spectacle. Les paroles de Jésus montrent que Jésus participe activement à ce qui est vécu. Il n'est pas un objet inerte entre les mains de ses adversaires, il est actif. Cette activité est conduite dans la lucidité qui est exprimée dans les paroles prononcées par Jésus. Par ces paroles, Jésus manifeste la manière dont il vit la mission reçue de Dieu. C'est dans sa prière que se trouve l'essentiel de son consentement. Pour cette raison, il faut relever un point qui caractérise le style de Luc : ses prières s'adressent au Père. Ce n'est pas sans importance. En effet, dans l'évangile de Luc, Jésus est souvent montré en prière. Ce qui fait l'originalité de sa prière vient de ce que Jésus emploie le mot « Père ». Ce point est très important chez Luc où nous lisons : « **Père**, Seigneur du ciel et de la terre, je te remercie d'avoir révélé aux tout-petits ce que tu as caché aux sages et aux gens instruits. Oui, Père, tu as bien voulu qu'il en soit ainsi » (10,21), « [au mont des oliviers] Jésus se mit à genoux et pria en ces termes : **Père**, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe de douleur... Pourtant que

*ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se réalise* » (22, 42) et « **Père**, entre tes mains je remets mon esprit » (23, 46).

Cette manière est typique de l'évangile de Luc. La prière de Jésus s'adresse directement à celui qu'il appelle « Père ». Le contexte est important à mentionner pour comprendre la nouveauté. Le premier texte exprime un renversement : non pas les savants, les doctes, mais les petits et les humbles. C'est dans cette préférence que se manifeste le visage de Dieu que Jésus invoque par le titre de « Père ». Le terme de Père est présent dans la prière de Jésus à Gethsémani, quand il consent à sa mort et donc à l'échec de sa mission. C'est dans le prolongement de cette invocation que sa prière se fait instante au moment où il est mis en croix. En ce moment, Jésus inscrit sa souffrance et sa mort dans un mouvement par lequel il prend la tête de l'humanité. Non seulement la tête du corps qui est l'Église (les croyants), mais la tête de l'humanité qui est dans l'ignorance de Dieu – la source du péché. Le mot ignorance doit être entendu de manière large. La demande de pardon est faite dans la communion entre celui qui a pris la tête de l'humanité et Dieu invoqué comme Père. L'ignorance est alors la source du malheur que Jésus veut écarter par sa vie donnée au Père – au moment où, comme le « bon pasteur », il affronte l'ennemi (Jn 10, 11).

### **3.3. La prière des chrétiens**

Pour confirmer cette interprétation et aller à l'encontre de l'interprétation des paroles de Jésus comme une excuse, je pense utile de considérer l'écho de cette prière dans la Tradition chrétienne. En premier lieu, le récit de la mort du premier martyr Etienne rapportée par Luc dans les Actes des apôtres : « *Jetant alors de grands cris, ils se bouchèrent les oreilles et, comme un seul homme, se précipitèrent sur lui, le poussèrent hors de la ville et se mirent à le lapider. [...] Et tandis qu'on le lapidait, Étienne faisait cette invocation : "Seigneur Jésus, reçoit mon esprit". Puis il fléchit les genoux et dit, dans un grand cri : "Seigneur, ne leur impute pas ce péché". Et en disant cela, il s'endormit* » (Ac 7,57-60). Ce texte a joué un rôle fondamental dans les communautés chrétiennes au temps de la persécution. Justin martyr affirme : « Nous prions pour nos ennemis et entreprenons de convaincre ceux qui nous persécutent injustement » (Apologie, 1, 14). De même, selon saint Irénée, les martyrs de Lyon aurait prié « tout comme le fit Étienne, le martyr parfait : "Seigneur ne retient pas contre eux ce péché" (HE 5, 2,5). Cela montre le lien entre le martyr et la prière. Quand on perçoit ce lien, on n'a pas de difficulté à le voir dans le récit de Luc. S'adressant à une communauté développée dans le monde de l'empire (à la suite de Paul), Luc s'adresse à des communautés qui ont l'expérience du martyre. Il insiste sur la dimension spécifique de ce que doivent vivre les chrétiens persécutés : mettre en pratique l'amour des ennemis et cela par la prière. Il donne Jésus en modèle : Jésus prie pour ceux qui le persécutent. Il est le modèle du martyr chrétien, dans la lignée dont Étienne est le premier, à l'image de Jésus. C'est la raison pour laquelle Luc rapporte en détail le procès, la condamnation et la mort d'Étienne. Le récit est repris à propos de Jacques, le frère de Jésus, qui fut à la tête de la communauté de Jérusalem. Hégésippe, qui reflète la pensée de la communauté judéo-chrétienne du II<sup>e</sup> siècle, rapporte que Jacques se mit à genoux et pria quand qu'il était lapidé par les scribes et les pharisiens : « Seigneur, Dieu, notre Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (cité par Raymond E. Brown, p. 1076). Ainsi le premier martyr de la communauté judéo-chrétienne comme le premier martyr de la communauté helléno-chrétienne

sont unis dans la même attitude : ils prient pour ceux qui les persécutent<sup>3</sup>. Ils se montrent ainsi imitateurs de Jésus qui a prié pour ses ennemis. Non pour les excuser, mais pour les sauver en nommant la source du péché : l'ignorance.

## ***Conclusion***

Au terme de cette analyse, il importe de bien voir le fondement de la demande de Jésus. Jésus se fait le porte-parole de ceux qui sont dans la misère. Cette misère est le fruit du péché, qui selon la Bible est la conséquence de l'ignorance de Dieu. L'ignorance est la cause du mal. Non pas comme excuse, mais comme puissance destructrice. Or celui qui est dans l'ignorance ignore le chemin pour sortir de son malheur. Jésus prend donc la parole au nom de ceux qui ne peuvent pas parler, faute de savoir ce qu'il faut dire et à qui il faut le dire. Jésus se fait le porte-parole de ces humiliés. Tel est, à mon avis, le sens profond de la prière de Jésus. Il ne se place pas comme celui qui pardonne à ceux qui le mettent à mort avec cruauté. Il se place comme celui qui parle au nom de ceux qui ne parlent pas. « Ils ne savent pas ce qu'ils font ». Lui, Jésus le sait. Il le sait d'un savoir qui est à la fois celui de la connaissance théorique du cœur humain et de la société, mais de celui qui le vit. Il est écrasé par la méchanceté du monde. La brutalité des soldats ; la cruauté de la foule qui se réjouit d'assister à une mise à mort ; la lâcheté du pouvoir dominant ; la trahison de Judas ; la jalousie des prêtres ; l'abandon par ses disciples, etc. C'est à ce moment qu'il prend sa place de « bon berger » qui prend la tête du troupeau pour le mener au pâturage d'abondance. Il le fait selon l'image du prophète « *Voici que mon serviteur sera placé très haut* » (Is 52,13). On peut l'entendre de la résurrection, mais il est aussi signifiant de l'élévation sur la croix.

En reprenant un vocabulaire présent dans l'évangile de Jean, on pourrait dire que Jésus se présente comme un « paraclet ». Ce terme juridique désigne le « défenseur » ou « l'intercesseur » (témoin en faveur de l'accusé). Dans le système judiciaire, celui-ci engage sa vie en solidarité avec l'accusé. Il atteste son innocence sachant que si sa déclaration d'innocence n'est pas reconnue, il partagera la peine. Ainsi Jésus se fait le « paraclet » au sens premier du terme. Cette situation ouvre sur une théologie de l'Esprit qui sera abordée dans la troisième partie.

---

<sup>3</sup>Il est éclairant d'opposer cette thématique aux récits qui rapportent la guerre menée par les frères Maccabées qui est important pour la théologie juive au II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles en raison des perspectives eschatologiques qui s'y développent : la résurrection pour les justes et la mort pour les pécheurs. Les martyrs avertissent que Dieu punira les persécuteurs en les privant de résurrection (2 M 7, 14-36). L'attitude des chrétiens est différente. Cela se fonde sur le fait que Jésus prie pour les pécheurs et donc pour ceux qui le mettent à mort dans la cruauté.